

MONT VALIER L'ISARD EASY

TEXTE PHILIPPE JAEGER PHOTOS PH. JAEGER ET LILIAN CAMALET



Il est aux Pyrénées ce que le chamois est aux Alpes, et le qualificatif de sous-espèce ne lui sied guère. Ce gibier de montagne est fier, agile et gracieux, mais parfois sa quête est surprenante de facilité. Parfois seulement. En piste pour les pentes vertigineuses du Mont Valier!





Le ciel est encore étoilé lorsque nous quittons le petit village de Seix, où nous avons passé la nuit. Une petite route sinueuse se perd dans la montagne et seuls les phares de la voiture éclairent la végétation, de plus en plus rare. Au volant Vivien Marty, notre guide de chasse qui porte l'uniforme de l'Office national des forêts, car nous allons chasser sur les quelque 9000 hectares qu'offre la réserve nationale de chasse et de faune sauvage du mont Valier. Cette dernière a été créée en 1937 pour préserver la faune des prélèvements excessifs d'une époque où la gestion durable était un concept extra-terrestre, ce qui en fait l'une des plus anciennes de la chaîne pyrénéenne et de France. L'isard est l'espèce la mieux représentée dans la réserve, mais on y rencontre également des marmottes et une avifaune particulièrement riche, dont l'aigle royal, les grands tétras, le vautour fauve et le très rare gypaète barbu. L'ours brun y fait des passages sporadiques mais remarquables par les éleveurs locaux, dont les 6500 ovins, bovins et chevaux qui entretiennent les espaces ouverts paient un lourd tribut au plantigrade. Après quelques kilomètres de piste rocailleuse Vivien immobilise enfin le véhicule et c'est à la lueur des lampes frontales que nous poursuivons

**Notre terrain ?
Les quelque 9000
hectares de la réserve
nationale de chasse et
de faune sauvage du
mont Valier.**

le périple. Sous nos pieds se déroule un sentier étroit et nous devinons qu'en aval mieux vaut ne pas tenter une sortie de piste, car la pente frise parfois une verticalité presque intégrale. Le choix de monter de nuit est une excellente idée, car il évite d'être soumis au vertige. Au fur et à mesure que nous avançons, le ciel commence à éclairer les Pyrénées orientales et face à nous la silhouette du mont Valier se détache sur fond de ciel bleu où scintillent encore quelques planètes. La pente s'accroît pour de bon, les mollets chauffent et le souffle s'accélère pendant une petite heure, puis

nous atteignons un col offrant une vue panoramique à 180 degrés sur le levant. Le mont Valier, qui culmine à 2838 mètres, se teinte de rose pâle, un vent doux remonte de la vallée

L'instant est magique et nous le savourons pleinement. Probablement Saint-Vallier, le premier évêque de Couserans qui donna son nom au point culmi-

PUB

nant de la région après l'avoir escaladé en 452 après J.-C., a-t-il aussi ressenti la sérénité de ces secondes qui précèdent l'irruption soudaine des rayons du soleil.

Après avoir dégusté les croissants trempés dans un café bien chaud (les Ariégeois savent recevoir !) nous nous emparons de nos jumelles pour passer chaque versant au peigne fin. Vivien connaît son affaire et quelques secondes suffisent pour repérer les premiers animaux; une belle chevrée composée d'une quinzaine de têtes qui profite de l'herbe grasse d'une pente encore à l'ombre. Nous sommes début novembre et le rut en est à ses prémices, mais les deux boucs présents se toisent et adoptent une attitude qui ne laisse aucune place au doute : il va y avoir du sport. La longue-vue quitte le sac à dos, mais trop tard et nos deux belligérants sont partis dans une course folle qui les emmène sur un versant où nous les perdons de vue. Pas de temps à perdre, il faut tenter de trouver un poste d'observation offrant une vue plus dégagée sur le fond des vallons qui nous entourent. Nous plions bagage et suivons Vivien qui file tel un cabri, en prenant soin de rester sous la crête pour ne pas être repérés. Après quelques centaines de mètres nous terminons l'approche en rampant, une tactique qui s'avère judicieuse car nous retrouvons les animaux qui sont 250 mètres en contrebas. L'un des boucs a disparu et le maître des lieux semble content de lui. Jean-Thomas, qui avait été tiré au sort comme étant celui qui ouvrirait le bal, est déjà en position de tir, le coup de feu brise le silence de la montagne et le premier isard s'effondre sous les yeux de ses congénères, qui prennent la fuite sans demander leur reste. Les honneurs sont rendus au gibier, éviscéré dans les règles de l'art. Selon Vivien, le deuxième bouc ne doit pas être bien loin et il propose de poursuivre la descente, car de vastes flancs enherbés se trouvent en contrebas de notre poste et les animaux aiment s'y tenir en début de matinée, avant de rejoindre les falaises qui se trouvent... juste en dessous.

Nous laissons Jean-Thomas, son bouc et nos sacs à dos sur place, avant d'entamer la descente vers l'inconnu. Des pauses régulières sont mises à profit pour bien observer les environs et c'est tantôt à pied tantôt sur les fesses que nous dévalons le pâturage, quand soudain Vivien aperçoit une chèvre suitée qui remonte vers nous. Le bouc doit



Les tirs s'effectuent dans des positions scabreuses sur des fenêtres très étroites.

être derrière et c'est plaqués au sol, la carabine posée sur son bipied que nous tentons de rester en visée tout en luttant désespérément contre la loi de Newton ! Vivien avait raison, car après avoir laissé passer une dizaine d'isards, c'est le bouc qui apparaît dans la lunette de visée. Les poils de son échine sont hérissés et il ne compte pas voir « ses » chèvres remonter indéfiniment la pente pour quitter son territoire. Il est pile à 300 mètres, mais le bougre remonte à vive allure sans s'essouffler... lui ! Les premiers animaux qui ouvrent la colonne sautent une barre rocheuse et disparaissent, nous ne pouvons que suivre le bouc dans la lunette en espérant qu'il finisse par marquer un temps d'arrêt. Par chance il remonte quasiment parallèlement à nous et la distance de tir n'augmente

Le bouc remonte à vive allure sans s'essouffler... lui !

que légèrement. Vivien au télémètre et annonce régulièrement l'écart qui nous sépare de l'isard. Alors que Vivien murmure « 315 mètres », le bouc s'immobilise quelques secondes et la balle EVO en calibre 30.06 le foudroie; certes, mais lui aussi est sous l'influence de la pesanteur et nous ne pouvons que constater qu'à cet endroit la pente enherbée présente un angle proche de 70°. Le corps de l'isard glisse sur les graminées, les rhododendrons



Une pause méritée, après la remontée du bouc sur une pente bien raide !

et les pierriers, puis nous le perdons de vue. A voir l'expression de Vivien, c'est maintenant que les difficultés commencent. Une première étape consiste à descendre pour retrouver notre gibier qui s'est engouffré dans une « cheminée », puis dans l'hypothèse où nous le retrouvons, il faudra remonter avec une carcasse d'au moins 30 kilos sur le dos. Vous vouliez du sport ? En voilà !

Avant de piquer dans le vide, Vivien remonte rapidement récupérer une paire de crampons : priorité à la sécurité. Une fois que nous avons rejoint l'endroit où se trouvait l'isard au moment du tir, nous repérons du sang rouge vif qui confirme si besoin était que notre bête n'a pas souffert. Il n'en sera pas de même pour nous. C'est avec prudence que nous suivons la voie écarlate qui se perd

dans les abîmes de la pente. Après une centaine de mètres Vivien semble perdre espoir de retrouver l'animal, car selon lui l'isard est tombé dans les falaises que nous surplombons et dans le meilleur des cas, nous le retrouverons en « attaquant » par le bas, mais ceci signifie qu'il faudra tout d'abord remonter au sommet de la montagne avant de redescendre dans la vallée, puis de remonter dans les falaises. Un cauchemar. Nous poursuivons la recherche, quand une masse brunâtre enchevêtrée dans un petit bouleau accroché à la pente attire notre attention. Il est là, retenu par ses cornes emmêlées dans les branches du buisson ! Nous mettons près d'un quart d'heure pour parcourir ce qui nous sépare de notre proie, avant de pouvoir enfin admirer la superbe « écharpe » qui caractérise l'espèce. Ses cornes patinées laissent présager qu'il s'agit d'un vieux bouc, ce que confirme l'examen des anneaux de croissance dont le verdict annonce onze ans. Parfait. La situation est plus que périlleuse, mais il faut éviscérer l'animal pour l'alléger, puis c'est la lente remontée qui prendra près de deux heures. Pas à pas nous nous hissons dans un véritable mur enherbé, sous un soleil de plomb et le regard perplexe des charognards volants qui se réjouissaient d'un festin mais devront se contenter de quelques entrailles. La loi de la nature n'est pas toujours « easy » ! ●

Portrait de famille

L'isard (*Rupicapra pyrenaica*) est une espèce à part entière divisée en trois sous-espèces : l'isard des Abruzzes, celui de la cordillère Cantabrique et celui des Pyrénées. Ressemblant au chamois, l'isard est plus petit, avec une hauteur au garrot de 70 à 75 cm et un poids compris entre 20 et 40 kg, selon son sexe et son âge. Les cornes sont aussi plus petites, avec des crochets plus fermés, un diamètre inférieur et une implantation plus serrée. Le pelage qui est nettement plus nuancé et marqué par une « écharpe » sombre sur les côtés du cou.



Office national des forêts
Vivien Marty
Tél. : 06.86.64.03.19 / vivien.marty@onf.fr